

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930. — N° 38

BAUDELAIRE MALADE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 16 décembre 1929

PAR

Paul-Victor-André CASTELBOU

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à PUISSESGUIER (Hérault), le 21 novembre 1904.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur	Président.
		RÉCHOU, professeur	{ Juges.
		MURATET, agrégé	
		PAPIN, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3 PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1929



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548418_0033

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1929-1930. — N° 38

BAUDELAIRE MALADE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 16 décembre 1929

PAR

Paul-Victor-André CASTELBOU

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à PUISSESGUIER (Hérault), le 21 novembre 1904.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur	<i>Président.</i>
		RÉCHOU, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
		MURATET, agrégé.	
		PAPIN, agrégé	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3 PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1929

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, POUSSEON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE, LE DANTEC.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	VERGER.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	CASSAET.	Médecine expérimentale	MAURIAC.
Clinique chirurgicale	GHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.	CARLES.	Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale	DENIGÈS.
Anatomie	VILLEMEN	Physique médicale et pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques	BONNIN.
Physiologie	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	AUCHE.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	BÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Potanique et matière médicale	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELLIER.
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. DELAUNAY (Physiologie). MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECQ.	Chirurgie générale	PAPIN.
Histologie	LACOSTE.	id.	JEANNENEY.
Anatomie pathologique	MURATET.	id.	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles	R. SIGALAS.	id.	LOUBAT.
Médecine générale	CREYX.	Obstétrique	PERY.
id.	N.	id.	N.
id.	AUBERTIN.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	DAMADE.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
id.	PIÉCHAUD.	Pharmacie	GOLSE.
Maladies mentales	PERRENS.		



COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ.	Péculiculture	N.
Médecine opératoire	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.	N.
Accouchements	PERY.	Pharmacie chimique	GOLSE.
Ophtalmologie	CABANNES.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle. GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON GRAND-PERE

A MON PERE — A MA MERE

Leur vie est faite d'amour pour nous
et de continuels sacrifices.

A MA FIANCÉE — A MA SOEUR

Je les confonds dans une même affection

A TOUS MES PARENTS

A CHARLES MARTIN

ET

A HENRI BAYLE

À MES CAMARADES

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL BRUGERE

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier d'Académie.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Ainsi se terminent nos études médicales, par cette thèse peut-être bien imparfaite, qui devait en être le couronnement. Nous prions nos maîtres et tous ceux qui nous liront de ne point porter sur nous un jugement trop défavorable. Si nous avons entrepris une œuvre trop grande pour notre esprit, on nous excusera; ce n'est pas le secret désir de montrer au grand jour des tares et des imperfections physiques et morales qui nous ont amené à faire cette incursion dans la littérature. Seule notre admiration très grande pour Charles Baudelaire légitima ce projet d'employer nos faibles connaissances médicales pour essayer de comprendre plus encore son œuvre.

Pour si inutile que paraisse cet ouvrage, il a un mérite, celui d'avoir étendu nos connaissances personnelles. On ne doit, je crois, lui demander davantage, et cependant tout autre était notre but.

Nous remercions tout particulièrement M. le Professeur Sabrazès, qui nous a fait confiance en nous donnant ce sujet, et qui en a dirigé l'exécution. Que sa déception ne soit pas trop grande !

BAUDELAIRE MALADE

INTRODUCTION

Nous avons essayé dans cet opuscule de donner une étude psychanalytique de la vie et de l'œuvre de Baudelaire. C'est, croyons-nous, notre seul mérite.

Parmi tous les ouvrages que nous avons lus, le nombre en est bien grand, nous n'en avons trouvé aucun qui traitât ce sujet sous cet angle; par contre, certains auteurs ont fait, en passant, allusion à ce procédé d'investigation psychologique, considéré par eux comme vraiment inférieur et sans portée.

Tel n'est pas notre modeste point de vue : il n'y a pas, ose-rons-nous dire, de meilleure façon d'expliquer Charles Baudelaire. Notre désir serait d'avoir réussi à mener cette tentative à bien.

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE DE CHARLES BAUDELAIRE

Nul n'a mieux subi que Charles Baudelaire les influences de l'entourage immédiat. Qu'il nous soit donc permis de commencer cette étude par l'exposé de sa vie. Sans doute viendrons-nous redire ce qui a été maintes fois écrit, après les recherches d'Asselineau et de MM. Crepet; les biographies actuelles n'ont rien apporté, si ce n'est peut-être certaines variantes de forme.

Charles-Pierre Baudelaire-Dufays est né le 9 avril 1821, à Paris, rue Hautefeuille, dans une maison à tourelles pliant sous le faix de l'âge. La vieille maison au passé mouvementé, s'il est permis de pouvoir prêter une vie aux choses, allait abriter les premiers ans du plus malheureux de tous nos poètes.

Joseph-François Baudelaire, le père de Charles, était fils de paysans aisés, champenois de vieille souche; il est né en 1739, à Neuville-le-Pont, près de Sainte-Menehould. Il professa d'abord au collège Sainte-Barbe, en 1782. Deux ans après, il est précepteur du fils du duc de Praslin. La Révolution le voit rester fidèle à l'ancien régime, ce qui lui permettra, après l'orage, d'être comblé de faveurs par ses anciens maîtres. En 1803, sa situation lui rend accessible un mariage avec Rosalie Janin. Elle meurt quelques années plus tard en laissant à son mari sa fortune personnelle et un fils, Claude, être assez falot, qui n'a de commun avec le poète, ses liens paternels exceptés, que l'analogie de la dernière maladie.

Les années passent. François Baudelaire, hanté par le désir de se remarier, après avoir cherché vainement autour de lui, s'avise tout à coup d'épouser la pupille d'un de ses amis. La différence d'âge était sans doute bien grande. Mais les apparences de grand seigneur, le faste qui paraissait l'environner, les équipages, les armoiries de ses calèches, devaient séduire sans doute, plus que les cheveux blancs du bonhomme, la gracieuse Caroline Dufays. François Baudelaire avait alors 60 ans, sa femme 26 à peine. Elle était née à Londres. D'une impressionnabilité malade, son enfance s'écoula sans joie dans les brouillards glacés de la Tamise, dans les tristesses de l'exil. Orpheline de bonne heure, elle ne connut des joies de l'enfance que ce qu'elle en vit chez les autres.

Charles Baudelaire devait vivre entre ces deux êtres si différents, couple bien mal assorti. Le vieux bonhomme, ayant plutôt l'air d'un aïeul, menait promener son fils au Jardin du Luxembourg, seul souvenir vivant que le poète ait conservé de son père. Plus heureux sans doute s'il avait pu fréquenter des amis de son âge !

Heureux temps tout de même, le seul de cette vie pourtant si brève, un an de bonheur pour tant de tristesse ! En 1827, François Baudelaire meurt, son fils eut-il beaucoup de chagrin ? Peut-on souffrir à cet âge ? Sait-on ce que peut être la mort ? Mariette (la servante au grand cœur), dont se souviendra encore Baudelaire à la fin de sa vie, aux instants les plus désenchantés de son existence douloureuse, console l'enfant. Sa mère est pour lui pleine d'attentions. Quelle joie pour le bambin de 6 ans de suivre cette jeune femme parfumée et si jolie dans ses habits de veuve. Ce sont de longues promenades, en fiacre, des flâneries le long des quais. Il aime sa mère avec le plus pur de son être, heureux de sentir contre lui, au hasard des cahots du fiacre, le frôlement de la soie, la douceur des fourrures, heureux de contempler furtivement la beauté de ses mains si blanches qu'emprisonne le gant. Atmosphère indéfinissable, soins attentifs de ce *mundi muliebris* que l'enfant interprète, lui, à sa façon, et qui sont pour lui les marques d'un amour très pur.

Hélas, ce bonheur fut de courte durée ! Première et sans doute dernière déception pour celui qui devait être à jamais désabusé et allait porter en son cœur ce premier et dernier amour. Le charme est rompu. Mme Baudelaire s'appelle aujourd'hui Mme Aupick et, de plus, elle fait à présent un mariage d'inclination. Pauvre Charles ! Cette affection dont il est tout à coup privé, ce heurt avec l'autorité étrangère d'un être que, par un raffinement de cruauté, il est obligé d'appeler Ami ! Autant de faits qui l'irritent et l'accablent !

1831, c'est Lyon et ses brumes, la Pension Delorme, le Collège royal, triste caserne où l'enfant est exilé. Cinq ans passent dans cette ville triste, morne, puant le brouillard et la fumée. Ciel plein de spleen et de tristesse, pesant comme un couvercle de plomb. Les rigueurs de l'internat sont seulement coupées par de courtes trêves, car, ironie, on se bat au dehors. Les cannuts sont dans une terrible misère. Pendant cinq jours, bruits lointains de fusillade. Le colonel Aupick est chargé de faire respecter l'ordre. Il s'en acquitte fort bien sans doute, car le voilà rappelé à Paris, où il est nommé à l'Etat-Major de la place.

1836, le poète, alors âgé de 13 ans, entre à Louis-le-Grand. On le présente avec ces mots : « C'est un élève qui fera honneur à votre collège. » Elève moyen, fort en grec et en vers latins, se désintéressant complètement de l'histoire : d'un caractère assez inégal, passant de la politesse la plus exquise à l'insolence la plus grande, désireux d'étonner par ses mensonges.

Revirement : départ précipité du collège ; à cette époque même

« Où l'essaim des rêves malfaisants

» Tord sur leurs oreillers de bruns adolescents »

que faut-il penser de ce petit scandale de dortoir dont les archives du Lycée ne gardent aucune trace ? Sans doute y avait-il plus de cynisme en paroles que d'immoralité !

En août 1839, Baudelaire est reçu au baccalauréat. Son

beau-père envisage pour lui une carrière de diplomate. D'ailleurs n'est-il pas l'ami du duc d'Orléans? Les aspirations de son beau-fils sont cependant toutes différentes. Il est hanté par la carrière des lettres, voler de ses propres ailes, au grand désespoir des siens, qui rêvaient pour lui un avenir brillant. Maigrement pensionné, le voilà au Quartier latin, affranchi de toute surveillance, il va, en compagnie de Privat d'Anglemont, explorer les bas-fonds parisiens. Il revoit ses amis du collège, Louis de la Gennevraye, Louis Mesnard; par eux il connaît Levavasseur, Ourliac, Lassailly, et bien d'autres jeunes gens enivrés de poésie. Faut-il dire que leur influence fut néfaste? Directement, non. D'ailleurs Mme Aupick recevait chez elle quelques-uns de ces jeunes gens, pensant ainsi éviter à son cher fils de trop mauvaises fréquentations. Indirectement, peut-être, car, de ses sorties nocturnes, de ses rencontres féminines au hasard du trottoir, il rapporta cette maladie qui devint pour lui un de ses principaux tourments de sa vie. Atteinte physique et surtout morale. Le 26 mars 1860, il écrit en effet à sa mère : « Il est inutile d'avoir de la pudeur avec toi, tu sais qu'étant très jeune j'ai eu une mauvaise maladie. » Ceci semble prouver que son moral se ressentit de cette tare, puisqu'il avoua aux siens ce mal qui ne se marque souvent, au début, que par des signes peu éclatants, ce qui est pour beaucoup, hélas ! un motif de négligence. Sans doute, un traitement fut institué, mais que pouvait le seul mercure, aux doses où on l'employait alors, pour enrayer rapidement les symptômes de la période secondaire? Ils disparurent, laissant un instant le corps et l'esprit du poète en repos. A cette époque, son caractère s'aigrit. Il devint si nerveux que son insolence lui fit octroyer par son beau-père une magistrale paire de gifles. Crise nerveuse, feinte ou naturelle, devant tant d'humiliation. Baudelaire est mis aux arrêts dans sa chambre. Le conseil de famille réuni décide de faire voyager le coupable. Le 9 juin 1841, après un court séjour à Bordeaux, le paquebot des mers du Sud, capitaine Saur, faisant route vers Calcutta avait à son bord le jeune Baudelaire. Le voyage devait durer deux ans.

Le but de cette décision familiale était d'éloigner pour quelque temps le poète de ses fréquentations littéraires et féminines. Il allait, pensait M. Aupick, s'orienter vers d'autres voies. Charles Baudelaire portait déjà en lui l'empreinte indélébile des unes; pour les autres, cet être qui manqua toute sa vie de volonté, suivait l'appel d'une vocation.

Le capitaine Saur, élevé à la dignité de mentor, s'aperçut bien vite qu'il ne fallait pas tenter l'impossible. D'abord, il entreprit de parler de morale, de religion, de famille, de travail, s'attirant des réponses d'un cynisme effrayant. Déjà, le vide s'était fait autour du jeune homme, les quelques passagers que transportait le voilier évitaient toute relation, tellement Baudelaire semblait mettre de l'acharnement à inciter leur haine.

A vivre en dehors du troupeau, à paraître tout autre, il voulait reprendre pour son compte, cette parole de Shelley : « Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent. » Il y réussit pleinement. Il avait encore de longues explications avec le brave homme de capitaine qui s'acquittait de sa pénible tâche. La chaleur torride, la solitude voulue dont il jouissait amèrement, lui donnaient, plus encore, le regret de Paris, de sa bohème, de ses rues, de ses trottoirs, tout ce qu'il aimait et qu'il allait aimer jusqu'au dégoût. Une tempête qui met en danger navire et passagers acheva de l'exaspérer, non qu'il eût peur, car, dit le capitaine dans une lettre adressée au colonel Aupick, il se montra brave, ou plutôt il eût accepté à ce moment la mort comme un dénouement naturel. « Il eut à ce moment des instants de tristesse; malgré le travail, écrivait le capitaine, que me donnait le soin de conduire un navire démâté, je fis des efforts pour le distraire dans la crainte des conséquences. »

Le 1^{er} septembre 1844, le paquebot des mers du Sud fait son entrée à Port-Louis (île Maurice). Charles Baudelaire manifeste le désir de retourner en France. L'officier, qui n'est pas un garde-chiourme, lui rend sa liberté, regrettant sans doute de n'avoir pu mener à bien sa tâche, regrettant aussi

que ce jeune homme qu'il jugeait intelligent eût un si mauvais esprit. Le bateau repartit pour le Bengale sans Baudelaire, qui est confié à Judet de Beausajour, capitaine à bord de l'*Alcide*. Le séjour du poète à Saint-Louis-de-Bourbon fut donc de courte durée. Il fréquenta pendant ces trois semaines d'escale les milieux littéraires de l'endroit qu'il abandonna vite, n'y trouvant pas son compte. Il fut reçu chez M. Autard de Bragard, seule relation qu'il conserva toute sa vie. Cependant, ce court séjour semble avoir été de quelque influence et ses *Fleurs du mal* renferment souvent maintes évocations de cette île merveilleuse. Mais l'*Alcide* fait route vers Bordeaux et, dix mois après son départ, le poète, en février 1842, fait son apparition rue Culture-Sainte-Catherine. Evidemment, on ne l'attendait pas. Le 9 avril, le poète est majeur. Son beau-père et tuteur lui rend des comptes, ce qu'il fait strictement et loyalement d'ailleurs. Charles Baudelaire est à la tête d'une petite fortune : 75.000 francs. Il va pouvoir vivre à sa guise. Il rompt avec sa mère qui écrira : « Cette séparation cruelle, peut-être, a été la cause de tous les désordres où Charles s'est jeté. »

Il s'installe provisoirement quai de Béthune, puis rue Vanneau, enfin va habiter dans l'île Saint-Louis, l'hôtel Pimodan. C'est le rendez-vous de la littérature : Houssaye, Fernand Roqueplan, Gérard de Nerval. Certes, l'appartement que louait Baudelaire n'avait rien de merveilleux, petit logement mansardé, dont le loyer annuel ne dépassait pas 330 francs, mais meublé avec quel goût et avec quel art ! Il est, dit-il, uniquement épris du plaisir d'une excitation perpétuelle, féru de voyages, de beaux meubles, de tableaux

Une grande pièce, tendue de papier noir et rouge, éclairée par une vaste baie qui ne laissait apercevoir que le ciel; peu de choses du monde extérieur : seul un cabaret rouge et vert, qui était pour ses yeux une douleur délicieuse; quelques tableaux de son père; des œuvres de maître; des bibelots précieux; une table de noyer ornée et contournée; un secrétaire italien; en fallait-il davantage, à 22 ans, en pleine jeunesse, avec une telle intelligence, pour écrire de belles choses !

Le poète atteint alors son apogée intellectuelle. Le vin, le haschisch, le laudanum et la misère n'ont pas encore réduit à une semi-impuissance cet esprit si clair et si pur. C'est à cette époque qu'il écrivit la plupart de ses poèmes, les *Fleurs du mal*. Il est poète, et quel poète ! Ses manuscrits circulent de main en main dans les cénacles. Il débute par une vaste fumisterie littéraire, attribuant à Privat d'Anglemonet ses propres vers, ou encore les faisant paraître sous le nom de Prarond, avec qui il entreprend de collaborer pour une pièce-en vers inachevée. Quelle joie de tromper, de mystifier, ses contemporains, de se moquer de ces commerçants enrichis par le travail, et cela à une époque où tout n'est que commerce et industrie, où la bourgeoisie qu'il exècre devient la classe dirigeante. en un mot sous ce siècle de Joseph Prudhomme. Il s'élève davantage dans la sphère littéraire ; il fréquente toujours quelques amis, vestiges de l'Ecole normande, mais il connaît à présent des hommes tels que Théophile Gautier, Balzac. Ses liens d'amitié se resserrent encore avec Théodore de Banville. Il est admis dans l'intimité familiale du jeune poète et, sans doute, sent-il plus amèrement ce que peut être la rupture avec sa mère. Il fréquente les peintres Deroy, Courbet. Sa fortune lui permet de réaliser un idéal plus secret, le culte du moi. Cette tendance que la psychanalyse appelle le narcissisme et qu'à cette époque on nommait dandysme. « C'est une espèce de culte de soi-même qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme par exemple, qui peut survivre même à tout ce que l'on appelle illusion. » Telle est la définition qu'il en donne. Le poète prend un soin particulier de sa toilette. D'ailleurs, sa taille élégante, svelte, ses cheveux noirs, longs, légèrement ondulés, découvrent un front haut et large, magnifiquement dessiné ; deux yeux noirs, pleins d'une intelligente clarté, une bouche aux lèvres minces, pleines d'amertume peut-être, mais non encore de cruelles désillusions, donnaient à sa silhouette une distinction naturelle que faisait ressortir plus encore un ample habit noir, flottant sur un gilet de cachemire, une cravate sombre, à bouts flottants, tranchant sur la chemise toujours si blanche (il conservera

d'ailleurs dans sa plus grande détresse ce culte du linge fin). Cet art dans le costume n'est pas encore le *summum*. Il faut faire vivre l'esprit plus encore, agrandir le cercle de ses pensées et de son moi. On dit qu'une certaine substance extraite du *cannabis indica* peut décupler la puissance de l'esprit de l'être qui l'absorbe.

Déjà un singulier cénacle se réunissait à l'hôtel Pimodan. Baudelaire prend du haschisch, mais ne s'accoutume pas à ce poison. Dans l'intervalle, il avait rencontré celle qui devait être pour une grande part le tourment de sa vie, Jeanne Duval, une mulâtresse de Saint-Domingue, mi-courtisane, mi-artiste, de très bas étage, qu'il découvrit un soir par hasard au Théâtre du Panthéon, petite scène aujourd'hui disparue, ancêtre des cafés-concerts modernes. Le charme exotique, la démarche nonchalante et voluptueuse, les cheveux crépus, les yeux immenses, énigmatiques comme ceux des chats, de la mulâtresse attirèrent l'artiste et non l'homme. Il fit d'ailleurs une cour respectueuse, peu pressé de finir ce tête-à-tête, habillant d'un idéal infiniment pur cet être pervers et faux. Cependant, cette vie de désordre fait bientôt une large brèche dans l'avoir de Baudelaire.

En septembre 1844, le conseil judiciaire dont on l'avait menacé devient une réalité. Il recevra toute sa vie la rente de 35.000 francs, parcimonieusement distribuée par M. Ancelle, notaire de la famille. Tristesse et déception amère pour le poète, cruellement frappé dans son besoin d'indépendance, dans ses tendances individualistes.

La plus douloureuse partie de sa vie commence. Misère errante; déménagements successifs pour dérouter ses créanciers et ce même Arondel pour qui il a déjà souscrit de nombreuses traites. Tête-à-tête douloureux avec Jeanne, sans amour, sans intimité, ils sont liés peut-être par la même maladie qui crée, chez des êtres d'élite, comme Baudelaire, une sorte de pudeur, de restriction charnelle vis-à-vis des autres femmes, tenues pour pures; puis ses liens avec Jeanne deviennent une cruelle

mais tenace habitude et enfin ils se continuent par une sorte de devoir apitoyé.

Criblé de dettes, il doit travailler pour vivre, mais peu de volonté au labeur, d'ailleurs son inspiration lente et le goût, l'obsession qu'il a du mot propre, du mot qui peint une idée, autant de difficultés qui viennent à tort mettre un obstacle à ses entreprises. Il vit maintenant avec Jeanne Duval, et la mulâtresse, par ses criaileries, ses besoins incessants d'argent, vient après ce dernier coup des siens, après cette injustice flagrante, alimenter son dégoût de la vie. Il songe au suicide, pense un instant à l'acide prussique que doit lui fournir Louise Mesnard, mais le *tædium vitæ* ne va pas si loin que le poète se décide à en finir à coup sûr. Il essaie de toucher le cœur des siens par une mise en scène dramatique. Il se blesse légèrement avec un canif. Jeanne s'émancipe de son côté, tandis que Baudelaire vit durant quelques mois chez sa mère, mais la situation était trop tendue pour que cette vie familiale fût à nouveau possible. Baudelaire s'enfuit du logis maternel et retourne dans son enfer.

1845 le voit comme collaborateur au corsaire Satan. Il compose à cet instant des critiques artistiques du plus haut intérêt. Lui qui n'eut jamais le sens de la vie pratique, et qui le reconnaît d'ailleurs, n'a-t-il pas dit, en parlant de Félix Nadar : « J'étais jaloux de lui, à le voir si bien réussir dans tout ce qui n'est pas l'abstrait. »

Le premier, il sait reconnaître les talents de Courbet, admire le génie et la culture de Delacroix et montre que Manet est tout autre chose qu'un peintre de femmes nues.

La promiscuité dans laquelle il est obligé de vivre, son goût pour l'alcool et en particulier pour le vin, l'incitent à boire et, d'ailleurs, n'a-t-il pas l'exemple de Jeanne qui s'enivre régulièrement ? Baudelaire semble avoir un souverain mépris pour toute boisson qui n'est pas alcoolisée, nous dit Maxime Du Camp. Cependant, malgré l'abus immodéré du vin, jamais on ne le vit ivre, jamais il ne fut titubant dans la rue. Il garde, dans la plus triste profondeur de sa misère, cet éternel res-

pect du moi. Mais cette habitude devait causer en lui le plus profond des ravages, exacerber le mal qui le tenaillait depuis longtemps déjà et qu'il croyait à jamais disparu.

Les drogues mercurielles, prises auparavant en assez grande quantité, n'avaient pas été sans apporter en lui quelques inconvénients que vinrent encore augmenter les troubles propres à l'alcool. Il se plaint déjà de troubles gastriques et intestinaux qui reviennent plusieurs fois dans sa vie et augmentent d'acuité. On lui conseille pour les anéantir le laudanum, il connaissait déjà le haschich. L'opium fera son œuvre néfaste journellement, après avoir apporté à son état un mieux passager.

1848, les idées révolutionnaires qui s'emparent du peuple sont un moment celles de Baudelaire. On le voit sur la barricade. Fit-il le coup de feu? A-t-il eu vraiment des idées de destruction autres que celles de faire disparaître son ennemi personnel, sa bête noire, le colonel Aupick? Nouvel essai de vie critique. Il concourt à la fondation d'un journal de vie éphémère — paru seulement deux fois. Les créanciers l'assaillent à nouveau, dès que la crise politique a pris fin. Il faut fuir, changer de logement le plus souvent possible, se cacher, vivre traqué dans d'horribles meublés, dans des hôtels borgnes où on finit toujours par le découvrir.

Ah ! s'il était possible de travailler, d'avoir quelques instants de répit ! Ancelle, son tuteur judiciaire, ne veut faire aucune avance. L'air de Paris est vraiment trop défavorable. Il faut partir à tout prix.

Il va à Dijon, où il pense s'installer dans ses meubles ; mais d'abord il descend à l'hôtel, payant très cher, dépensant plus que ne le comportait le peu d'argent remis par Ancelle. Jeanne, à Paris, essaie de fléchir Ancelle sans résultat. Elle va rejoindre Baudelaire à Dijon...

Tout travail devient impossible. Seul le laudanum calme ses douleurs morales. Mais la maladie qu'il croyait disparue depuis longtemps reparaît tout à coup (elle a fait une nouvelle explosion ; elle a été à nouveau palliée). Sa misère, son désarroi,

augmentent encore ses craintes et son chagrin. D'ailleurs, le poison lui détraque l'estomac complètement.

Triste retour à Paris. Cohabitation avec Jeanne. Cependant la solitude n'est pas encore trop grande pour le poète, malgré les trahisons, les vulgarités de sa maîtresse, le départ de sa mère à Constantinople où le général Aupick vient d'être nommé ambassadeur. Baudelaire n'est plus seul, car, un soir, il y a de cela deux ans, au hasard de la lecture, il vient de découvrir un véritable frère, plus encore un autre être qui n'est qu'un reflet de son cœur et de son esprit (la première fois que j'ai ouvert un livre de lui j'ai vu avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des *phrases* pensées par moi et écrites par lui depuis vingt ans). Le poète venait de découvrir Edgar Poe. Nous insistons tout particulièrement sur ce fait capital de la seconde partie de sa vie.

Il a le courage de se séparer de Jeanne; d'ailleurs, il ne l'abandonne pas, survient à ses besoins, se privant même dans l'état de détresse où il se trouve. Un travail assidu l'occupe : la traduction d'Edgar Poe. Il a dû réapprendre l'anglais. Deux traductions de *Bérénice* à cinq ans d'intervalle nous montrent les progrès accomplis. La première version sent le travail de dictionnaire, parfois des impropriétés, mais toujours l'exacte interprétation des idées. La pensée créatrice semble à présent l'avoir fui. Il n'est plus poète, cependant aucun ouvrage personnel n'a encore vu le jour.

Le premier volume des *Histoires extraordinaires* paraît en 1856; l'autre, l'année suivante, avant son œuvre poétique.

En 1857, au mois de juin, on imprime chez Poulet Malassis et Debroise, éditeurs à Alençon, les *Fleurs du Mal*. La gloire allait enfin venir et avec elle peut-être une vie saine et heureuse. Les journaux de l'époque crièrent au scandale (l'odieux coudoie l'ignoble, le repoussant s'allie à l'infect!). Les articles d'Asselineau et de Barbey d'Aurevilly qui prennent sa défense ne sont pas insérés. « L'oncle Beuve », le loyal ami de Victor Hugo, dont l'intervention aurait pu servir au poète, se récuse

après avoir adressé à « son cher enfant » une lettre de défense d'une inconcevable puérilité. Le 20 août 1887, l'affaire des *Fleurs du Mal* vient à l'audience de la 6^e Chambre correctionnelle. Baudelaire est condamné à trois cents francs de dommages. La haute protection de Mme Sabatier n'avait pu lui servir. *Les Fleurs du Mal* lui avaient rapporté une condamnation et deux cent cinquante francs comme bénéfice net.

Trois mois avant, son beau-père était mort. Mme Aupick s'est à présent retirée à Honfleur. Un instant, il pense reprendre avec sa mère l'intimité passée. L'amour de sa mère va le sauver de la cruelle déchéance dans laquelle il vit. Il correspond avec elle; mais la maladie ne lui laisse pas un instant de répit. Il craint pour son intelligence, car le travail lui devient très pénible. « Je sais positivement que si je parvenais à mener quinze ou vingt jours durant une vie régulière, mon intelligence serait sauvée. » Cris de détresse et de désarroi! Il écrit à sa mère encore : « Longuement, misère et toujours misère. » Quoi de plus émouvant et de plus triste! et, cependant, les stupéfiants et l'alcool qu'il est obligé de prendre ne font qu'irriter davantage son estomac et son intestin. « Je ne me tenais éveillé, dit-il, et debout que grâce à l'eau-de-vie qu'on m'avait donnée. » Son indigence est si grande qu'il ne peut même pas acheter de quoi manger : « La dernière fois que vous avez eu l'obligeance de me donner quinze francs, je n'avais pas mangé depuis deux jours. » De plus, de singuliers étouffements et les troubles d'intestin et d'estomac durent depuis un mois. Tel est le résumé, le *leitmotiv* de sa correspondance à cette époque.

Il pense un instant à écrire un drame : *L'Ivrogne*. Il correspond avec Tisserant à ce sujet. Mais le travail, dans de telles conditions morales et matérielles, est à peu près impossible, faute de bois, faute de linge et d'argent pour en acheter; il doit rester deux journées entières au lit. Excédé de son logement quai Voltaire, il vient habiter avec Jeanne; bien vite dégoûté de cette cohabitation, il part pour Honfleur, mais la vie n'y est pas très drôle.

La province avec ses mœurs étriquées l'accable. La mer a peu d'attraits pour lui, et ce paysage qui rappelle, dit-on, la « Corne d'Or » lui fait faire de singuliers rapprochements, alors que Mme Aupick vivait heureuse à Constantinople, tandis que lui se débattait dans la plus noire misère! « Il est égoïste comme les enfants et les malades. »

La boutique de M. Allais, pharmacien, est pour lui du plus grand intérêt. Son besoin d'opium le tenaille, l'implacable accoutumance est pour lui une bien cruelle maîtresse.

Baudelaire revient à Paris, au commencement de l'été suivant.

En 1860, il a une légère crise avec nausées et vertiges. Il se sent fatigué comme s'il avait fait un long voyage; mais la maladie ne diminue pas ses facultés d'enthousiasme et d'indignation. Il est un des rares à comprendre le génie de Wagner.

Le 20 janvier 1862, il pose sa candidature à l'Académie. Il rêve de succéder au père Lacordaire! On sait ce qu'il advint. Son état ne cesse de s'aggraver. « Pour moi, je me porte fort mal, et toutes mes infirmités physiques et morales augmentent d'une façon anormale. » Des idées de suicide réapparaissent en lui. L'amour qu'il porte encore à sa mère et son désir de payer ses dettes l'empêchent d'exécuter ses projets.

Au printemps 1864, Baudelaire part pour la Belgique où il va donner une série de conférences. Le 16 avril, le poète est à Bruxelles. Une seule causerie devant une vingtaine d'auditeurs qui, d'ailleurs, s'éclipsèrent avant la fin! Malgré son échec, il demeure dans cette ville. L'air de Paris n'est pas favorable à son esprit « il a une peur de chien » et l'horreur de revenir dans cet enfer.

Il y retourne quand même le 4 juillet 1865. La maladie le harcèle toujours. Il donne à ce sujet certains détails à Asselineau : « Il lutte depuis vingt mois. Des crises le surprennent. Il roule à terre comme un homme ivre. Il est saisi d'atroces douleurs de tête et ne peut s'empêcher de tomber. » Il sent son mal augmenter et se sent incapable à réaliser le travail qu'il conçoit. De singuliers avertissements lui font déjà redouter la terrible échéance. Le poète a 44 ans.

Au commencement de mars 1866, en visitant la cathédrale de Namur, il est pris d'un brusque éblouissement; il tombe, ses amis le relèvent. Il prétend que son pied a glissé. « On feignit de le croire, mais le lendemain matin, en se levant, il donne des signes de troubles cérébraux. » On le ramène à Bruxelles. A peine monté dans le wagon, il cria qu'on ouvre la portière. Or, elle était ouverte. Il avait dit le contraire de ce qu'il voulait dire.

Le 30 avril 1866, il est à l'Hôtel du Grand-Miroir. On fait appeler le docteur Oscar Max, qui diagnostiqua une méningite gauche, hémiplegie du côté droit avec aphasie consécutive. Sa mère arrive en toute hâte. On le fait transporter à l'Institut, à l'Hôpital Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, 7, rue des Cendres. Il y passe un mois, son aphasie est complète. Il ne peut prononcer que « Cré non », au grand scandale des pauvres sœurs chargées de le soigner. Il conserve cependant la plus grande part de ses facultés. L'émotion, la colère, l'indignation, la joie, hantent encore son esprit.

En juillet 1866, la mère et son fils partent pour Paris. Baudelaire rentre chez le docteur Emile Duval. Ce ne fut qu'une agonie prolongée. Il assista impuissant et muet à sa fin. Après une vie douloureuse, il meurt le samedi 31 août 1867. « Il eût dû mourir sous un ciel d'automne pesant comme un couvercle. » Baudelaire mourut dans une semaine d'effrayante chaleur.

CHAPITRE II

CHARLES BAUDELAIRE. — SON MAL

La syphilis.

« Sur une couverture de revue, ces deux mots griffonnés en chemin : Jeanne, ma mère, vis-à-vis, douloureusement : Ricord, souligné à gros trait. »

(Félix GAUTIÉ, *Vie amoureuse de Baudelaire*
Mercure de France, t. 43.)

La vérole fut pour Baudelaire le début de tous ses autres maux. Atteinte physique et surtout morale, la syphilis le frappa dans sa chair et dans son esprit. L'affection date de 1839. Lui-même reconnut cet accident initial qui le préoccupa sans doute fort à cette époque, car il l'identifie quelque vingt ans plus tard avec l'érosion primaire arrivée à un de ses amis, son éditeur, qu'il éclaire de ses conseils avisés. Sans doute, il n'avait jamais traité à la légère ce mal qui fut pour une grande part le tourment de sa vie. Mais la maladie suivit son évolution normale. Peut-être l'ulcération du début n'émut pas outre mesure l'adolescent, mais l'apparition des accidents secondaires avec céphalée, roséole, plaques muqueuses, le frappèrent sans doute davantage. C'est à cet instant qu'il prévint tous les siens, ou plutôt sa mère. Nous avons cité la lettre datée du 26 mars 1860 se rapportant à ce sujet. On institua un traitement mercuriel; il est de toute évidence qu'il s'agissait d'une préparation métallique, des pilules bleues, le mercure étant, à cette époque, le seul médicament de choix et donné souvent sous cette forme.

Péniblement enrayée par cette médication peu efficace pour des accidents d'une évolution aussi rapide, la maladie s'efface d'elle-même : le malade paraît guéri, alors que son organisme est fortement imprégné par le germe pathogène.

Le poète, en voyage, abandonne tout traitement, pensant qu'avec la disparition de ces symptômes morbides son avarie avait cédé.

En 1847, le mal reprend sous une forme mystérieuse. Les cheveux du poète se mettent à tomber. Il est atteint d'une alopecie en clairières. Il essaie de nombreuses drogues capillaires, dont l'une donne à sa chevelure une malencontreuse teinte verte. On sait ce que fit la légende de cet inconvénient passager.

La cause déterminante de ce retour probable du mal ne paraît pas avoir été trouvée, car il n'est pas question de traitement mercuriel à ce moment.

En 1848, lors de son voyage à Dijon, nouvelle atteinte. Nous reconnaissons encore les symptômes de la période tertiaire. Il semble en l'occurrence que ce fut une apparition de syphilis tuberculo-ulcéreuse. Baudelaire est en plein marasme et en pleine misère. Le mal qu'il croyait jugulé réapparaît de nouveau et, sans doute, la connaissance assez étendue de la maladie, de ce que l'on en savait alors, lui permet de reprendre son traitement mercuriel. Il connaît la liqueur Van Swieten. Écoutons les vers qu'il écrit à ce sujet :

« UN NOM DE BON AUGURE.

- » *Sur la porte je lus « Lise Van Swieten »*
- » *C'était dans un quartier qui n'est pas un Eden*
- » *Heureux l'époux, Heureux l'amant qui la possède.*
- » *Cette Eve qui contient en elle un remède*
- » *Cet homme enviable a trouvé ce que nul n'a jamais rêvé*
- » *Depuis le Pôle nord jusqu'au Pôle antarctique*
- » *Une épouse prophylactique. »*

Ces accidents, qui apparaissent subitement au milieu d'une parfaite santé apparente, sont rapidement curables grâce au traitement spécifique.

Le 26 mars 1860, il reconnaît à nouveau la marque de sa spécificité : « Maintenant elle revient, peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal; mais il me faut un régime et ce n'est pas dans la vie que je mène que je pourrai m'y livrer. »

Ce sont encore les mêmes accidents que ceux apparus en 1848. Cependant la misère physiologique est plus grande encore, car, du fait même de la maladie, sont venus s'ajouter d'autres inconvénients créés par des poisons exogènes volontairement pris. A cette époque, de singuliers troubles s'emparèrent d'ailleurs du patient.

Faut-il dire avec Lombroso et Joseph Grasset que Baudelaire est mort de sa syphilis par paralysie générale? L'évolution de la dernière maladie tend à nous prouver le contraire. La paralysie générale proprement dite n'est pas en cause. Certes, comme nous l'avons déjà dit, la syphilis ne fut pas étrangère à la fin rapide du poète. Elle fut une cause déterminante de sa mort.

La syphilis de Baudelaire paraît avoir subi l'évolution normale de la spécificité que vient seulement blanchir un traitement palliatif lors des périodes aiguës. Le poète, malgré sa crainte, ne put jamais s'astreindre à un traitement suivi dont on ne connaissait pas alors l'obligation. D'ailleurs, est-il le seul responsable en l'occurrence, et ne faut-il pas plutôt incriminer l'insuffisance de la médication à cette époque? Que pouvaient en effet quelques pilules de mercure, quelques cuillerées de solution de bichlorure contre les accidents que l'arsenic ou les traitements mixtes sont quelquefois impuissants à maîtriser !

Sans entrer dans des digressions d'ordre médical tendant à montrer une certaine dualité du virus spécifique qui permet de dire, d'après l'évolution de la maladie, que nous nous trouvons en présence d'un tréponème surtout dermatrope, que la multiplicité des accidents cutanés démontrent assez, nous ne saurions nier que la mort par hémiplegie, à cet âge, implique un certain neurotropisme de virus, agent d'artérite, sans que l'idée de paralysie générale soit justifiée.

Les poisons.

« Le bon sens nous dit que les choses de la terre n'existent que très peu et que la vraie réalité n'est que dans les rêves. »

(Charles BAUDELAIRE.)

L'homme semble posséder au plus profond de son être ce secret désir d'évasion, qui l'élèvera de la plus triste réalité au pôle supérieur de la pensée. Fuir quelques instants la douleur physique qui accable; bannir les tourments de l'âme; s'évader de ce monde d'ennui, tels sont généralement les mobiles qui poussent l'individu à user de poisons euphoriques : l'alcool, le haschich, l'opium. Triste calcul, joies éphémères que l'accoutumance viendra transformer bientôt en tourment !

Baudelaire est, à l'heure actuelle, parmi les poètes et les prosateurs un des plus connus, un des moins contestés. Il est au premier plan des discussions critiques. Il est élevé au rang des génies créateurs. Que faut-il voir dans cette vogue présente ? Uniquement le souci de l'art, de la pensée pure, ou bien toute autre idée spéculative ? Nous n'entrerons pas dans ce débat.

Qu'il nous soit permis dans cet opusculé d'étudier l'homme des *Paradis artificiels* et de montrer la part de toxicomanie dans la vie de Baudelaire.

LE HASCHICH.

En 1840, le peintre Boissard avait réuni à l'Hôtel Pimodan un groupe d'amis, artistes ou poètes, pour former le Club des haschichins. Le haschich, mot arabe qui veut dire herbe, désigne les sommités fleuries du chanvre indien. Ses propriétés sont connues depuis la plus haute antiquité. A faible dose, il procure une euphorie très marquée. Une dose plus forte suscite une hyperexcitabilité intense des nerfs sensitifs

et sensoriels. Le sens génital est parfois excité. Quelques sujets éprouvent des hallucinations terribles.

Par ses fréquentations, son goût du bizarre et de l'inédit, le poète fit partie de ces réunions. Il assista à quelques-unes de ces séances d'abord en spectateur; l'admiration très grande qu'il avait pour Balzac, qui n'accepta jamais de goûter à la drogue, l'empêcha quelque temps de prendre une part active à ces agapes. « Balzac pensait sans doute qu'il n'est pas pour l'homme plus grande honte, ni de plus vives souffrances que l'abdication de sa volonté. »

Les récits qu'on faisait à Baudelaire et en particulier l'hallucination visuelle qu'on lui conta, qu'il rapporte d'ailleurs dans son étude sur le haschich, méritent d'être rappelés :

« Les comédiens me semblaient excessivement petits et cernés d'un contour précis et soigné comme les figures de Meissonnier... et ces Lilliputiens étaient revêtus d'une clarté froide et magique », l'incitèrent à goûter l'extrait gras de haschich, le dawa-mesc, pâte molle d'odeur et de saveur agréable préparée avec des aromates. Cependant sa curiosité et son désir satisfaits, le poète ne poussa pas plus loin son champ d'expérience et d'investigation. Son haschichisme se résuma à deux ou trois tentatives qui furent pour lui les deux seules incursions volontaires dans les Paradis artificiels. Pourtant ses journaux intimes, ses lettres, parlent à tout instant d'un autre poison dont il semble avoir fait sa pâture.

L'OPIMUM.

Sans chercher une excuse à cette terrible passion qu'il nous soit permis de dire que, contrairement à ce que l'on peut penser, Baudelaire n'usa pas au début de l'opium comme d'un excitant psychique propre à augmenter sa capacité intellectuelle et son imagination créatrice. Qu'il ne fut pas non plus poussé par le désir d'une jouissance supra-terrestre; sans doute causerons-nous certaines désillusions en montrant que ce vice eut une origine thérapeutique. Ce que nous avançons toutefois

ici n'est basé que sur des hypothèses. Bien que le raisonnement soit banni de ces sortes d'appréciations, qu'il nous soit permis toutefois de discuter.

Baudelaire cite partout son besoin d'opium quand il en est arrivé à la phase impérative de sa toxicomanie. S'il l'avait pris dès le début, par vice, il ne l'aurait pas absorbé sous la forme banale de laudanum et ne s'en serait pas caché bien au contraire; pour qui connaît l'auteur de *Mon cœur mis à nu* et des *Journaux intimes*, le désir d'étonner surpasse toute pudeur et va même jusqu'au cynisme. Il est cependant une chose naturelle pour qui connaît son complexe mental qu'il tint à garder secrète à son début, c'est la spécificité, même, plus tard, le mot vérole n'est jamais écrit en entier dans ses lettres et cahiers intimes et cependant Baudelaire n'a pas peur des mots. Il est donc probable que le premier usage qu'il fit de l'opium fut thérapeutique, soit dans le but de calmer les douleurs ostéocôpes de la période secondaire, soit pour pallier aux troubles intestinaux causés par l'absorption du mercure.

Au début, il prit donc le laudanum de Sydenham à la dose de 3 grammes par jour, le bien-être passager qui en résulte, cette douce euphorie que lui procurait l'opium, devaient lui laisser un souvenir ineffaçable.

En 1842, son conseil judiciaire le laissant sans argent, sa misère physiologique atteignant son paroxysme, il use volontiers de l'opium pour calmer sa faim et les douleurs morales que lui occasionne une bien triste et répugnante cohabitation. D'ailleurs, écoutons le traducteur de Quincey :

« Non, ce ne fut pas pour la recherche d'une volupté coupable et paresseuse qu'il commença à user de l'opium, mais simplement pour adoucir les tortures d'estomac nées d'une habitude cruelle de la faim. Les angoisses de la famine datent de sa première jeunesse et c'est à l'âge de 28 ans que le mal et le remède font leur première apparition dans sa vie après une période assez longue de bonheur, de sécurité et de bien-être. »

Telle fut la raison agissante de son intoxication. Faut-il dire qu'il écrivit ses œuvres, en particulier *Les Fleurs du Mal*, dans cet état de surlucidité cérébrale suscitée par l'opium ? Nous ne le pensons nullement.

Mais la phase volontaire passe. Déjà le besoin d'opium se fait sentir plus pressant. « Je suis bien mal, mon cher, écrit-il à Asselineau. Je n'ai même pas d'argent pour m'acheter du laudanum. » A l'instant même, il se laisse aller à quelques petites irrégularités d'argent. La drogue cause en lui de terribles ravages. A la constipation opiniâtre succède la diarrhée. Privé d'argent, il ne peut satisfaire ce qui est devenu un impérieux besoin et, d'ailleurs, à ces troubles viennent se joindre, plus tard, d'autres symptômes causés par un complexe de poisons. « Franchement, le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin », écrit-il à sa mère. Et cependant « il avait pris l'habitude de l'opium et il suppliait mon mari de lui en fournir, mais M. Allais ne lui en a jamais donné qu'autant que le pouvait un pharmacien consciencieux. » Tel est le souvenir le plus vivant qu'ait gardé du poète une de ses contemporaines.

Tel nous le voyons, à la fin de sa vie, presque un vieillard, à 40 ans, usé par la misère, les privations et le poison. Certaines hallucinations morbides viennent, à cette époque, s'ajouter à ses troubles physiques. La puissance physique et morale atteint un *summum*. Sans doute faut-il faire une large part à cette intoxication, mais Baudelaire n'est pas uniquement l'homme de l'opium, de même qu'il n'est pas seulement le poète de la « Charogne ».

L'ALCOOL.

Son imprégnation alcoolique n'est pas négligeable. Les fréquentations de la bohème, la vie dans les cafés, autant de facteurs qui ont fait du poète un alcoolique chronique. Cependant, nous dit Levavasseur : « Je ne le vis jamais saoul, ni lui, moi. » Faut-il nier pour cela cette autre intoxication ?

Citons une anecdote de Maxime Ducamp citée par François Porché : « Son hôte lui ayant offert de la bière, il s'excusa disant qu'il ne buvait que du vin. Ducamp lui demanda alors s'il désirait du bordeaux ou du bourgogne. Baudelaire répondit qu'il boirait volontiers de l'un et de l'autre. Sans doute il y a dans cette réponse un peu de cette irritante volonté d'étonner, qui était chez le poète une manie. Mais la chose dite, Ducamp l'ayant pris au mot, encore fallait-il s'exécuter. Or le bordeaux et le bourgogne une fois servis, Baudelaire au cours de sa visite but tranquillement les deux bouteilles à lui seul, sans paraître le moins du monde incommodé. » La vue de l'eau lui paraît intolérable.

Baudelaire, dès 1852, est devenu un véritable alcoolique. Le vin ne le satisfait plus. Il prend de l'eau-de-vie, vice que lui avait légué Jeanne Duval, paralytique à 33 ans. Il est connaisseur. Lisons plutôt cette lettre adressée à Vigny, en février 1862. « On s'oublie si bien à côté de vous, Monsieur, que j'ai négligé hier de vous parler de la bonne ale et de la mauvaise. Puisque vous voulez essayer de ce régime, défiez-vous comme de la peste, « ce n'est point exagéré, j'en ai été malade », de toute bouteille portant l'étiquette Harris. » L'alcool agit parfois terriblement sur ses nerfs. Une nuit, l'image du meurtre est passée devant ses yeux : « Je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi. » A la fin de sa vie, il ne peut plus rien supporter. Son estomac devient tout à fait intolérant pour l'alcool. Les liqueurs lui tordent l'estomac. Il entreprend d'ailleurs plus tard, il est vrai, une cure de désintoxication complète. Il cesse brusquement d'user de l'alcool et de l'opium, ce qui augmenté instantanément ses troubles intestinaux et psychiques. Son goût pour l'alcool et aussi l'appréhension et la maladie qu'il lui cause s'affirment dans de menus faits; c'est ainsi qu'on retrouve dans ses *Journaux intimes* une recette complète pour la fabrication d'un sirop émollient, à base de lichen d'Islande. Mais l'atteinte était trop profonde; l'hérédité, la syphilis, les stupéfiants, avaient accompli leur œuvre néfaste.

La dernière maladie.

« O Mort, vieux capitaine, il est temps,
levons l'ancre. »

(BAUDELAIRE, *Fleurs du Mal*.)

La correspondance de Baudelaire contient le prodrome de cette dernière atteinte. Dès le commencement de 1862, il écrit ces lignes : « Maintenant, j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui, 23 janvier, j'ai subi un singulier avertissement. J'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité. » A la fin de la même année, il écrit à Poulet Malassis : « Pour moi, je me porte fort mal, et toutes mes infirmités morales et physiques augmentent de façon alarmante. » Sa correspondance reste muette sur son état jusqu'en juillet 1864 : « J'ai été malade pendant deux mois et demi. »

Après dix mois de séjour à Bruxelles, les crises violentes apparaissent. « J'avais débuté, comme vous savez, par quatre mois de dérangement d'estomac et d'intestin... Les longues heures s'écoulaient dans un tressaillement et un froid continu. » Le 26 novembre 1865, il dit encore : « Au bout de trois ou quatre heures de travail, je ne suis plus bon à rien. » Le 30 novembre : « Tout à l'heure j'ai été obligé d'interrompre cette lettre pour me jeter sur mon lit, et c'est un grand travail, car je crains toujours d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche. » Le 26 décembre 1865 : « J'ai un peu de vague dans la tête, du brouillard et de la distraction. Cela tient à cette longue série de cures et aussi à l'usage de l'opium, de la digitale, de la belladone, de la quinine. Un médecin que j'ai fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. » Le 22 janvier : « reprise des crises nerveuses, de vertiges, de nausées et de culbut ! » Puis, illusion ; le mal semble disparaître. « Mes crises, vertiges, convulsions, sont devenus plus rares. » Au commencement de mars 1866, en visitant à Namur, l'église Saint-Loup, il tombe pris d'un

éblouissement. Il n'a pas l'air de s'effrayer. On l'emmène à Bruxelles. A peine est-il monté en wagon qu'il cria d'ouvrir la portière; elle était ouverte. C'était un des prodromes de l'aphasie, qui n'allait pas tarder à se déclarer, avec vertiges, ataraxie du côté droit, bras et jambes.

Le 4 juillet, il entre dans une maison de santé. Son aphasie est complète. Il ne peut prononcer que deux mots : « Non, Cré Non. » L'intelligence est à peu près intacte. Ses mains savent se tendre vers les personnes chères. Sa sensibilité devient extrême et son irritabilité très grande. L'art l'intéresse encore. Il manifeste de la colère au nom d'un peintre. Il sourit d'allégresse au seul nom de Wagner, que l'on prononce devant lui.

Le 31 août 1867, Charles Baudelaire s'éteint doucement. Dès cet instant s'ouvrait l'ère des critiques, des études et de la légende. Les premiers biographes, et de nos jours encore, se préoccupaient de savoir comment et de quoi était mort Baudelaire. Paralytie générale, telle est la thèse de Lombroso et de Grasset. Tumeur du cerveau, ramollissement cérébral, hémorragie méningée, tels sont les diagnostics qui s'offrent à nous.

Les antécédents héréditaires du poète, sans être outrageusement chargés, ne sont cependant pas négligeables. Il était fils d'un vieillard joyeux épicurien du XVIII^e siècle et d'une jeune femme d'une complexion délicate, nerveuse, rhumatisante, morte d'ailleurs hémiplegique. Un demi-frère est mort lui aussi hémiplegique, en 1866, quelques mois avant Baudelaire. Les antécédents personnels nous offrent, eux, une plus grande variété. Nous relevons d'abord une spécificité acquise de l'adolescence, insuffisamment traitée, avec retours offensifs. D'autre part, une auto-intoxication par les stupéfiants et excitants, entre autres par l'opium et l'alcool.

Une symptomatologie assez complète s'offre à la sagacité du chercheur. La maladie évolue avec des symptômes physiques et psychiques à partir de 1862. Nous relevons des troubles intestinaux-diarrhée, douleurs gastriques, qui ne sont que secondaires; d'autre part, du vague dans la tête, du brouillard et de la distraction. Enfin, des crises avec vertiges et chutes.

Dans une deuxième et dernière période, aphasie complète sans perte de l'intelligence et hémiparésie droite flasque.

Au début on peut penser à l'épilepsie essentielle, mais elle commence le plus souvent dans l'enfance ou l'adolescence et son tableau n'est guère méconnu chez les hommes de lettres (voir Flaubert). Les troubles nerveux, dont nous venons de parler, débutent, chez Baudelaire, lorsqu'il a 42 ans. Il n'avait jamais eu de convulsions auparavant. On s'est arrêté cependant un certain temps, Oscar Max en particulier, au diagnostic singulier d'hystérie, mais les accès n'ont été provoqués par aucune émotion. Un instant on songe à une tumeur du cerveau. La céphalée est tenace, rebelle, les vertiges, l'obnubilation, la torpeur intellectuelle et l'hébétude, autant de signes qui, s'ils étaient allés s'accroissant, eussent pu faire penser à une tumeur cérébrale, en particulier à une gomme syphilitique, mais la rémission brusque de la maladie, sans aucun traitement antispécifique, la rareté de la gomme du cerveau, autant de motifs qui nous font porter une tout autre conclusion. Nous rejetons encore l'affirmation de Lombroso, posant un diagnostic de paralysie générale. Les spécimens d'écriture de Baudelaire à cette époque tendent à prouver le contraire. Malgré des fautes d'orthographe, des erreurs de mots dues plutôt à une paresse cérébrale, il n'y aucun signe dans le tracé de ses lettres, encore ferme, qui fasse porter ce diagnostic. D'ailleurs, il conserve ses facultés intellectuelles, sans démence, un peu amoindries il est vrai jusqu'au dernier instant de sa vie. Son jugement ne lui fit jamais défaut. L'évolution avec ictus répétés, la chute brusque avec un syndrome d'aphasie complète, l'hémiplégie du côté droit, nous font penser à un ramollissement cérébral avec préludes de spasmes artériels conditionnés par une artérite surtout de nature spécifique de la sylvienne gauche et thrombose finale.

Nous ne nions pas que l'étiologie en soit complexe; l'alcool, le laudanum, la syphilis paraissent être des causes suffisantes de cette hémiplégie avec aphasie précédée par des prodromes tels que vertiges, céphalalgie, aphasie primitive.

Chez un homme jeune, M. Sabrazès partage cette opinion

CHAPITRE III

ETAT MENTAL ET L'ART DE BAUDELAIRE PAR LA PSYCHANALYSE

La connaissance d'autrui n'est souvent qu'un jugement déformé par notre propre personnalité. Les critiques si nombreuses de Charles Baudelaire, et en particulier de son art, montrent des divergences de vues tellement grandes qu'elles ne font que renforcer encore notre première idée. Nous ne croyons pas faire ici œuvre nouvelle; il n'est rien qui n'ait été dit, l'esprit de l'homme est toujours le même, les tendances sont toujours égales, seule varie la façon de les réaliser.

Cependant nous avons été séduit par une science toute nouvelle, puisqu'elle date de 1911, et dont on pourrait retrouver, nous semble-t-il, plus avant l'origine. Les premiers rudiments se trouvent en puissance dans une tragédie antique, *OEdipe roi*. Freud, clinicien, élève de Charcot, frappé lui aussi par les préoccupations d'ordre sexuel qu'il trouvait chez certains individus, devait tirer de ses remarques une application médicale pratique.

Il créa en un corps de doctrine, discutable certes par bien des côtés mais admirable dans son ensemble, la psychanalyse. Nous ne ferons pas ici l'étude de la psychanalyse ni de longues digressions du point de vue des inconvénients ni des avantages que cette technique peut apporter à la médecine. D'ailleurs, elle a perdu aujourd'hui son caractère purement médical et les facilités qu'elle nous offre pour l'étude de l'état mental, et de l'œuvre de Baudelaire en particulier, nous l'ont fait choisir comme méthode. A certains, sans doute, à beaucoup peut-être, il paraîtra absurde d'expliquer un esprit supérieur et la résultante, son œuvre, par l'étude et l'exposé des actes les plus instinctifs et les plus obscurs de notre être. Mais

c'est du refoulement de ces actes que naît le génie ou la folie, limites extrêmes de l'esprit humain. On peut aussi nous faire grief de donner une trop grande part au déterminisme physiologique dans les créations purement immatérielles de la pensée. Mais nous-même, médecin, pensons que les liens qui unissent le physique au moral, pour si difficiles qu'ils soient à établir, n'en existent pas moins. Nous pouvons enfin dire, en dernier lieu, que la psychanalyse est fondée sur ce qu'on est convenu d'appeler la « sexualité », dont le sens génital n'est qu'une infime partie.

Les prédispositions mentales de Baudelaire par son hérédité.

L'hérédité physique est un fait certain. Il est des inconvénients et des avantages que l'individu transmet à l'être qu'il procrée. Existe-t-il de même une hérédité mentale ? Sans aller trop loin en cette matière, qui, trop affirmative, tendrait à abolir la loi encore bien assise du libre arbitre, qu'il nous soit permis de dire que l'individu peut transmettre ses vices et ses qualités morales à l'être qu'il engendre.

La vie psychique de Baudelaire paraît reposer, en effet, sur un fond d'hyperémotivité mentale. Il dit lui-même : « Je me suis demandé comment il se faisait que moi, qui ai toujours eu dans l'esprit et dans les nerfs ce qu'il fallait pour devenir fou, je ne le fusse pas devenu. » (Juillet 1860.)

Son père, au moment de sa naissance, était un vieillard ; sa mère une toute jeune femme. Baudelaire devait être le singulier hybride de cette union. Faut-il admettre que les tendances maternelles aient prévalu sur les tendances adverses ? Doit-on penser que l'organisme d'un vieillard affaibli et débilité dût avoir le dessous ? Tel est notre avis.

De sa mère, il tient cette complexion délicate, ce manque de volonté et cette hypersensibilité, de même qu'elle lui avait transmis au physique des tendances pathologiques puisqu'ils sont morts tous les deux de la même façon, coïncidence mise à part. Tel paraît être le fond évolutif de la vie psychique de Charles Baudelaire.

Formation de la personnalité affective.

« Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée ? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le lave, le berce ? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. »

(Charles BAUDELAIRE, *Lettres*.)

A la base de sa vie affective se trouve un inceste mental. « Pour dissiper tout malentendu, il faut à ce sujet bien spécifier qu'il s'agit d'un inceste qui, du point de l'adulte est pur et que la pureté, c'est-à-dire l'absence de désir génital, est pour une tendance non pas la différence de nature de cette tendance avec une tendance génitale, mais le refoulement de cette irradiation génitale au moment où celle-ci tend à naître à la conscience. » (1).

Après une phase d'égoïsme végétatif, l'enfant tend à s'identifier avec un être qu'il aime d'une affection jalouse et sans partage. Baudelaire, à l'âge de 5 ans, est pris d'un amour passionné pour sa mère, amour très pur qu'il conserva toute sa vie et qui l'empêcha d'aimer comme le reste des humains. Baudelaire fut un réfréné mental. Cet inceste amoureux de son jeune âge, nous le retrouvons dans toute sa correspondance, dans toute l'intimité de son œuvre et de sa pensée. « Il est dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi; écoute et lis sans peur... Je me souviens d'une promenade en fiacre. » Ou encore, ces quelques mots montrant au plus haut point son désir de possession morale. « Mais j'étais toujours vivant *en toi* et tu étais uniquement à *moi*, tu étais mon idole et mon camarade. » Mais le sevrage affectif, qui généralement s'accomplit sans heurt et habitue l'enfant au partage de sa mère avec autrui, eut chez lui une transition trop brusque,

(1) Docteur Hesnard, *Psychanalyse*.

devant doublement s'amplifier sur son fond d'hyperexcitabilité psychique.

Le second mariage de sa mère, brusque catastrophe que rien ne lui faisait prévoir, devait refouler au plus intime de son être cette première tendance affective et lui inspirer la crainte et la peur de la femme. On a dit maintes fois que Baudelaire était un débauché. Il n'y a pas, je crois, de vie plus chaste moralement et physiquement. Cette première tendance familiale, ce complexe incestueux brutalement aboli devaient avoir un retentissement sur sa personnalité affective. La haine, sans cause apparente, qu'il témoigne sa vie durant à son beau-père, uniquement pour lui un rival; son désir même de le tuer; son cri de révolte en 1848 n'était pas « Vive la Commune ! » mais bien : « Il faut aller fusiller le colonel Aupick ! » Paroles ridicules et incroyables si on les examine superficiellement, mais qui montrent d'une façon excessive le fond le plus secret de son âme. Ce complexe d'OEdipe que l'on trouve à la base de toute vie humaine qui, subitement anéanti, fait de ceux qui ne peuvent le réaliser dans la vie pratique des névrosés, et des hommes de génie pour ceux qui le réalisent dans l'art !

Du refrènement brusque de sa première tendance résulte toute la vie affective et psychique de Baudelaire. A l'appui de notre thèse, qu'il nous soit permis de citer encore un de ces passages du Docteur Hesnard : « Ainsi un garçon qui a grandi sous l'influence maternelle prédominante ou exclusive, surtout si la mère est névropathe, conserve au delà de la puberté, et parfois toute son existence, une certaine fermeté de caractère avec répugnance à l'égard des manières viriles, peur plus ou moins anxieuse de la femme. Cette modification essentielle de sa personnalité ne saurait s'expliquer que par une féminisation psychique. D'un côté il s'est identifié avec sa mère et a renoncé inconsciemment d'une façon plus ou moins énergique à son sexe pour souhaiter infantilement d'être une fille; de l'autre, il a pu, grandissant, la désirer lorsqu'il était bébé. Et cette tendance incestueuse, profondément refoulée avant de

se manifester à la conscience, ne s'est traduite que par un idéal amoureux avec aspiration envers une féminité pure à l'image de la mère vénérée et chérie et effroi de tout ce qui rappelle chez la femme la fonction génitale, l'acte érotique physique. Capable d'amour platonique pour les femmes qui lui rappellent sa mère, il persiste délibérément dans une ignorance systématique des choses de la sexualité physique..., ou bien, dissociant son besoin physique de sa tendance amoureuse idéale, il se livre furtivement et avec remords à des imaginations, parfois à des pratiques qui satisfont chez lui une sensualité animale, entièrement organique et secrète, dans des relations plus ou moins dégradantes avec des prostituées. »

Baudelaire et la femme.

Ses relations féminines sont un vivant exemple à l'appui de cette notion psychanalytique. Baudelaire a toujours eu dans sa vie une peur malade de tout ce qui se rapporte à la vie sexuelle de la femme. Il dit en effet : « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. » Ses premières relations amoureuses seraient étonnantes pour un être aussi sensible si une tendance secrète ne parvenait à les expliquer. Il fréquente au hasard des filles et des prostituées. Ce n'est pas par sadisme, comme l'a écrit le docteur Cabanès, mais parce que les tendances inconscientes de sa première enfance séparaient encore chez l'adolescent l'organique du sexuel.

La maladie acquise de semblables relations devait ajouter une autre entité à ce concert moral et c'est l'époque de transition en amour; c'est l'instant où il connaît la quarteronne Jeanne Duval, être bizarre, de mœurs faciles, dont l'étrangeté physique fut pour Baudelaire l'unique attrait. Ce n'est pas la femme qu'il voit en elle, ce n'est qu'un objet d'art très beau à contempler. « Tantôt il lui demandait la permission de lui baiser la jambe, et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant. » N'est-ce pas le fait d'un artiste?

D'autres fois, il pare d'un idéal très pur la femme aimée par identification avec sa mère. On connaît la passion qu'il eut pour Mme Sabatier. C'était un amour qui puisait sa force dans l'absence de tout contact charnel : « La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime. » Il en fut de même pour Marie Daubrun.

Baudelaire sépare nettement dans sa vie l'amour physique de l'amour psychique. Ou bien il voit dans la femme un être sans esprit, par peur d'identification maternelle, de là naissent ses relations avec les prostituées; ou bien il considère la femme comme l'être idéal, après identification avec sa mère. C'est son amour pour Mme Sabatier et Marie Daubrun, amour uniquement psychique. Ceci nous fait dire que la semi-impuissance de Baudelaire est une impuissance d'origine mentale, et non organique, devenue totale vers la fin de sa vie par le seul abus de l'opium. La syphilis acquise a joué aussi son rôle dans la déviation de l'amour vers un idéal non strictement charnel.

Le dandysme.

Que devait être l'action de la syphilis sur un esprit ainsi évolué?

Chez cet être sensible il aurait pu donner une maladie mentale, un processus morbide mélancolique. Tout autre fut la réalité.

L'individu déjà blessé dans son être par sa première tendance anéantie devait reporter sur lui-même toute sa tendresse et tout son amour. Après une phase de dépression, lors de son voyage aux Indes, Baudelaire, revenu à Paris dans un milieu où il pourra cultiver sa nouvelle passion, se donne tout entier à ce culte du moi, ne négligeant rien de ce qui peut augmenter sa valeur personnelle soit objective, soit intuitive. C'est la période de dandysme. L'instant où il est épris de toutes les belles choses, où son costume très soigné réalisait le summum de l'élégance, est transformé en art très pur. Son désir d'être environné de beaux tableaux, de meubles de prix,

n'est encore qu'une secrète fin de réaliser cette tendance au luxe. L'amour devient pour lui « un culte de soi-même, au point de vue de la santé, de l'hygiène, de la toilette, de la noblesse spirituelle et de l'élégance. Il connaît alors Jeanne Duval. Plus tard, sans doute, il verra autre chose en elle, il fera même l'égal de sa mère de cette femme devenue infirme et malade. Mais cette tendance égoïste est à nouveau vivement refoulée. La misère physiologique qui s'abat soudainement par suite du conseil judiciaire l'accable jusqu'à l'amener à une dépression telle qu'il songe au suicide. « Blessé dans son amour déjà morbide, narcissique, il reporte sur les rigueurs de son sur-moi, de son idéal personnel, toute l'énergie de cet amour, c'est-à-dire qu'il se sent porté à se condamner lui-même, et cela parce qu'il ne pouvait se résoudre à se venger de la personne aimée. Il reporte sur lui la haine qui naît en lui. » Sans doute cette tentative, pour être simulée, n'en avait point, pour cela le caractère du ridicule qu'on lui a souvent prêté.

Le transfert affectif.

Son secret désir de se retrouver dans un autre, d'échapper un instant à la solitude pesante qui l'environne, cet état de dépression mentale presque morbide, le spleen; l'interdiction de pouvoir se retrouver entièrement dans un être d'un sexe différent et enfin la découverte inespérée d'un individu propre à satisfaire sa soif d'identification, en un mot l'instant où il lut pour la première fois Edgar Poe, furent pour lui les causes de son transfert affectif. Orientation toute différente de sa pensée? Non; seulement un soutien moral au milieu de cette épouvantable misère. Cette intervention curative et spontanée était, hélas! trop tardive. Et de plus, au lieu de diriger ses tendances personnelles vers un autre but, elle ne faisait que les exacerber encore, les rendre plus aiguës et plus sensibles. Son dandysme est à présent disparu. Sa mère, il n'a à son égard qu'une affection haineuse. Le transfert de sa personnalité sur Edgar Poe, mort depuis peu, devait ajouter encore

à cette affection profonde, sans retour possible, une teinte de mysticisme douloureux que l'on retrouve au plus profond de sa pensée dans ces mêmes *Journaux intimes*, dont on conteste encore aujourd'hui l'effrayante vérité.

Etude psychanalytique d'un rêve de Charles Baudelaire.

L'interprétation des rêves joue un rôle considérable dans la technique psychanalytique. Sous un apparent désordre, le rêve renferme, sous forme de symbole, les plus secrètes tendances de notre être. C'est une réalisation détournée de certains désirs refoulés.

« A Charles ASSELINEAU,

» 13 mars 1856.

» Il était (dans mon rêve) 2 à 3 heures du matin, et je me promenais seul dans les rues; je rencontre Castelle, qui avait je crois plusieurs courses à faire, et je lui dis que je l'accompagnerai et que je profiterai de la voiture pour faire une course personnelle. Prenons donc une voiture. Je considérais comme un devoir d'offrir à la maîtresse d'une grande maison de prostitution un livre de moi qui venait de paraître. En regardant mon livre, que je tenais à la main, il se trouva que c'était un livre obscène, ce qui expliqua la nécessité d'offrir cet ouvrage à cette femme. De plus, dans mon esprit, cette nécessité était au fond un prétexte, une occasion de voir en passant une des filles de la maison, ce qui implique que sans la nécessité d'offrir le livre, je n'aurais pas osé aller dans une pareille maison...

» Aussitôt après avoir sonné et être entré, je m'aperçois que ma... pend par la fente de mon pantalon déboutonné et je juge qu'il est indécent de me présenter ainsi (même dans un pareil endroit). De plus, me sentant les pieds très mouillés, je m'aperçois que j'ai les pieds nus et que je les ai posés dans une mare humide au pied de l'escalier. « Bah ! me dis-je, je les laverai » avant de sortir de la maison. » A partir de ce moment il n'est plus question de livre.

» Je me trouve dans de vastes galeries communiquant ensemble, mal éclairées, d'un caractère triste et fané comme les vieux cafés, les anciens cabinets de lecture ou les vilaines maisons de jeux. Les filles, éparpillées à travers ces vastes galeries, causent avec des hommes, parmi lesquels je vois des collégiens. Je me sens très triste, très intimidé. Je crains qu'on me voie mes pieds. Je les regarde, je m'aperçois qu'il y en a un qui porte un soulier. Quelque temps après, je m'aperçois qu'ils sont chaussés tous deux. Ce qui me frappe, c'est que les murs de ces vastes galeries sont ornés de dessins de toutes sortes dans des cadres; tous ne sont pas obscènes. Il y a même des dessins d'architecture et de figures égyptiennes. Comme je me sens de plus en plus intimidé et que je n'ose pas aborder les filles, je m'amuse à regarder très minutieusement tous les dessins.

» Dans une partie reculée d'une de ces galeries, je trouve une série très singulière. Dans une foule de petits cadres, je vois des dessins, des miniatures, des épreuves photographiques; cela représente des oiseaux coloriés, avec des plumages très brillants, dont l'œil est vivant. Quelquefois il n'y a que des moitiés d'oiseaux. Cela représente quelquefois des images d'êtres bizarres, monstrueux, presque amorphes, comme des aérolithes. Dans un coin de chaque dessin il y a une note. La fille une telle, âgée de ..., a donné le jour à ce fœtus en telle année, et d'autres notes de ce genre. La réflexion me vient que ce genre de dessin est bien peu fait pour donner des idées d'amour..., mais parmi tous ces êtres, il y en a un qui a vécu. C'est un monstre né dans la maison et qui se tient éternellement sur un piédestal. Quoique vivant, il fait donc partie du musée. Il n'est pas laid. Sa figure est même jolie, très basanée, d'une couleur orientale. Il y a en lui beaucoup de rose et de vert. Il se tient accroupi dans une position bizarre et contournée. Il y a de plus quelque chose de noirâtre qui tourne plusieurs fois autour de lui et autour de ses membres, comme un gros serpent. Je lui demande ce que c'est. Il me dit que c'est un appendice monstrueux qui lui part de la tête, quelque

chose d'élastique comme du caoutchouc et si long, si long, que s'il le roulait sur sa tête comme une queue de cheveux cela serait beaucoup trop long et absolument impossible à porter. Que, dès lors, il est obligé de le rouler autour de ses membres, ce qui fait d'ailleurs un plus bel effet. Je cause longuement avec le monstre. Voilà plusieurs années qu'il est obligé de se tenir dans cette salle, sur ce piédestal, pour la curiosité du public, mais son principal ennui c'est à l'heure du souper. Etant un être vivant, il est obligé de souper avec les filles de l'établissement, de marcher en chancelant avec son appendice en caoutchouc jusqu'à la salle à manger, où il lui faut le garder roulé autour de lui ou le placer comme un paquet de corde sur une chaise, car s'il le laissait traîner par terre, cela lui ramènerait la tête en arrière. De plus, il est obligé, lui, petit, ramassé, de manger à côté d'une fille grande et bien faite. Il me donne du reste toutes ces explications sans amertume. Je n'ose pas le toucher, mais je m'intéresse à lui. »

L'étude de ce rêve nous montre dans une première partie les préoccupations dues à la vie actuelle du poète. Nous sommes en 1856, les *Fleurs du Mal* vont paraître sous peu, ce qui explique la première image. L'idée de « livre obscène » n'est autre chose que la représentation de l'ouvrage qui va paraître et la crainte que l'on trouve dans son livre des obscénités. Par élaboration secondaire, œuvre de la conscience du dormeur, il en vient à se représenter l'image d'une maison de prostitution où il remettra son livre. Dans la deuxième partie, apparaissent ses tendances profondes. D'abord la tendance narcissique, l'idée de se faire admirer non parce qu'il montre ses organes génitaux, car en psychanalyse il n'évoque forcément pas l'idée d'exhibitionnisme, mais parce qu'il voit « ses pieds nus ». L'exhibitionnisme n'est pas uniquement le désir de faire admirer son physique, autrement dit narcissisme ou dandysme, mais le fait d'avoir du plaisir à reproduire ses pensées secrètes dans l'art. Cette tendance est d'ailleurs bien vite refoulée par rapprochement inconscient avec la première partie de son rêve : « Quelque temps après, je m'aperçois qu'ils sont chaussés tous deux. »

Deuxième élaboration secondaire, description du lieu. Puis, réapparition des tendances secrètes; image d'incomplétude mentale et physique donnée par cette phrase : « La fille une telle a donné le jour à ce fœtus en telle année. » Nous voyons aussi ici une tendance d'identification maternelle.

La troisième partie du rêve, la description si soignée du monstre, l'énorme appendice, qui n'est que la représentation des organes génitaux masculins, le sentiment d'infériorité qu'il décrit surtout vis-à-vis de la femme : « de plus, il est obligé, lui, petit, ramassé, de manger à côté d'une fille grande et bien faite ». Enfin son identification avec ce même monstre ne sont que les images propres à faire ressortir la crainte personnelle qu'il éprouve à se trouver physiquement et moralement inférieur à la femme.

En résumé, nous trouvons dans ce rêve trois sortes de tendance, base de sa vie affective.

- 1° Une tendance narcissique, en partie réalisée par son dandysme.
- 2° Une tendance d'incomplétude génitale, morale et physique, dont nous soulignons doublement l'importance.
- 3° Identification avec la mère, base de tout ceci.

Trois choses capables d'expliquer, à elles seules, sa vie et son œuvre.

Action des poisons sur l'esprit de Baudelaire.

Il est, je crois, inutile de revenir encore sur l'origine de son intoxication. Nous avons essayé de démontrer comment Baudelaire est venu au poison; comment et pourquoi il continua à s'en servir. Doué d'une volonté plus grande, surtout s'il avait pu conserver un certain bien-être physique, si Baudelaire avait connu la douceur du foyer, sans doute y aurait-il bien vite renoncé. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il n'a jamais écrit sous leur dictée. Seule leur influence

néfaste paraît avoir inspiré les pages les plus cruelles des *Paradis artificiels*, où il interprète douloureusement et tristement Quincey dans les tourments causés par le vin, l'opium et le haschich.

Au lieu d'étendre sa capacité de travail, ils ne firent que la réduire. L'attention volontaire, si puissante au début de la vie puisque le poète nous dit avoir été capable de travailler quatorze heures sans prendre le moindre repos, ne fait que diminuer à mesure qu'il vieillit. Malgré leur action toujours plus néfaste, son organisme les réclame toujours plus impérieusement. Sa pensée créatrice à son tour subit une cruelle atteinte. Baudelaire, à la fin de sa vie, n'est plus le poète des premiers jours. Un instant encore il restera un parfait prosateur, enfin le traducteur passionné d'Edgar Poe, de Colridge, de Quincey. A peine pourra-t-il écrire quelques phrases, derniers vestiges de ce grand talent qu'ont anéanti ces mêmes poisons qui, croyait-on, l'avaient inspiré.

*
**

L'art est la réalisation des pensées les plus secrètes de la vie intime, des tendances obscures que nous retrouvons dans les rêves sous forme de symboles. Ce que repousse la vie pratique, l'art le recueille, lorsque le génie, qui est un, sait le parer par les perfectionnements propres à la peinture, à la sculpture et à la littérature, différentes manières d'extérioriser en un symbole pratique l'irréalisable refoulé dans l'inconscient. Au fond de chaque œuvre, on retrouve les mêmes tendances qui lui ont donné le jour. L'œuvre de Baudelaire est de tout cela un vivant exemple, pour lui plus que pour tout autre. Ne doit-on pas juger l'homme par son œuvre, mais l'œuvre par la vie ?

L'étude de quelques passages des *Fleurs du Mal*, où il a mis le plus profond de son cœur et de sa pensée, donneront bien des preuves de ce que nous avançons.

« Bénédiction » n'est que l'extériorisation de son « inceste mental ».

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :
Ah ! que n'ai-je mis bas tout un noeud de vipères
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !
Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,
Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés ! »
Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne.
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

L'identification avec l'être qui lui a donné le jour dans la
« Géante » :

Du temps que la Nature, en sa verve puissante,
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.
J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme,
Et grandir librement dans ses terribles jeux,
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux;
Parcourir à loisir ses magnifiques formes,
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,

Et parfois en été, quand les soleils malsains,
Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

Le dégoût qui se rapporte à l'enfantement dans ces deux vers de « Correspondance » :

« ...Et vous, vierge,
Du vice maternel traînant l'hérédité,
Et toutes les hideurs de la fécondité... »

La haine du corps, dans « La Charogne » ainsi que dans la pièce :

« Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive,
Comme au long d'un cadavre, un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
A la triste beauté dont mon désir se prive... »

L'idéalisation de la femme par l'art dans les pièces suivantes : « A une dame Créole », « A une Madone », « A une Malabraise » :

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle hanche;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.

Ainsi pourrait-on citer une à une jusqu'à la dernière de ses poésies, nous trouverions dans chacune d'elles ses tendances profondes, propres à sa vie intime.

*
* *

Baudelaire fut dans la vie un incomplet mental. Son hyper-émotivité native, ses tendances affectives toujours refrénées, soit par des mobiles étrangers à sa conscience, soit parce

qu'elles étaient incompatibles avec la vie normale, auraient pu, par leur extériorisation pratique, faire de lui un névrosé, mais son intelligence si pure, son amour des spéculations désintéressées, l'amenèrent à leur trouver un refuge dans l'art. Cette possibilité d'adaptation le sauva de la névrose. Art, névrose, dans quelles limites l'un engloba-t-il l'autre? Et que resta-t-il de folie dans sa vie pratique ?

Cette question a été maintes fois traitée, et de si diverses façons, qu'il nous est difficile de conclure trop affirmativement.

Autant d'interprétations de sa vie, autant de réponses possibles. Les uns ont souligné son mysticisme, les autres, à l'opposé, ont voulu en faire un sadique, « Un Satan d'hôtel meublé ». A notre avis, l'étude psychanalytique, injustement éloignée jusqu'ici, nous permettant d'étudier l'homme ailleurs que dans son œuvre nous en donne une image sinon plus nette du moins plus logique. Il ne fut pas un névrosé. L'inceste mental explique bien des exagérations. Il explique même ses conceptions toutes particulières de la vie, son prétendu conceptions toutes particulières de la vie; son prétendu sadisme son satanisme, ne sont en lui que le résultat d'une séparation dans la vie pratique de l'amour organique et sexuel.

CONCLUSIONS

I. — Baudelaire fut affectivement un incomplet mental. Les tendances dues à une sorte d'inceste mental, sur lequel nous nous sommes expliqué, lui donnent une idée toute particulière de l'amour et de la vie : Il devait les réaliser dans son œuvre.

II. — Baudelaire est un mystique.

III. — L'opium, l'alcool n'ont jamais été pour lui que des calmants ou des excitants physiques. Leur abus devait avoir un retentissement néfaste sur sa pensée et sur son organisme.

IV. — La syphilis occupe une place importante dans sa vie. Associée au laudanum et à l'alcool, elle fut pour une grande part la cause déterminante du ramollissement cérébral par endartérite de la sylvienne gauche, avec hémiparésie droite et ablasie, dont il mourut.

V. — La thèse de Lombroso, qui affirme avec Grasset que Baudelaire a fini dans l'aliénation mentale et la paralysie générale, ne paraît pas fondée.

Vu : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

Vu, BON A IMPRIMER :

Le Président,

J. SABRAZÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 6 décembre 1929.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLARD (Roger). — Baudelaire et l'esprit nouveau. *Le Carnet critique*, Paris, 1918.
- APOLLINAIRE (Guillaume). — Baudelaire dans le domaine public, *Nord-Sud*, 15 mai 1917.
- ASSELINEAU (Charles). — Baudelaire, sa vie, son œuvre, Lemère, 1869.
- AUBRY (Jean). — Un paysage littéraire. Baudelaire et Honfleur, Maison du Livre, 1917.
- AUDEBRAND (Philibert). — Les derniers jours de la Bohème, p. 143, 145, 204, 205, 251, 253.
- Un Café de journalistes sous Napoléon III.
- AUZAS (Auguste). — Lettres de Madame Vve Aupick.
- BADIE. — Procès des « Fleurs du Mal », Montpellier, 1920.
- BANVILLE (Théodore de). — Charles Baudelaire. *Revue contemporaine*, p. 379, 390; *Mes Souvenirs*, Charpentier, 1882.
- BARBARA (Charles). — L'assassinat du Pont-Rouge.
- BARBET D'AUREVILLY. — Les œuvres et les hommes.
- BARRÈS (Maurice). — La folie de Charles Baudelaire. Les Taches d'encre. Méditation spirituelle sur Charles Baudelaire. *L'aube*, juin 1896.
- BARTHOU (Louis). — Retour de Baudelaire, Maison du Livre, Paris, 1917.
- BATAILLE (Henri). — Baudelaire. *Comœdia*, janvier 1921.
- BACHET (Docteur). — Baudelaire à l'Île Maurice. Une lettre inédite de Baudelaire. Intermédiaire des chercheurs et curieux.
- BENIGNE-ANGE. — Article du *Gaulois*, 27 septembre 1866.
- BERTAUT (Jules) et SECHE (Alphonse). — Charles Baudelaire.

- BERTHELOT (Philippe). — Louis Mesnard, son intimité avec Baudelaire. Anecdotes. *Revue de Paris*, 1901.
- BERVEVAL (W.). — Le Cinquantenaire de la mort de Baudelaire et l'illustration des « Fleurs du Mal ». *Mercure de France*, t. CXX, 1917, p. 362.
- BOISSON (Marius). — Un centenaire. La maison natale de Baudelaire. *Comœdia*, mars 1921.
- Le Centenaire de Charles Baudelaire. *Comœdia*, 4 avril 1922.
- BONNIER (Louis de). — Mémoires d'aujourd'hui Ollendorf.
- BOULANGÉ (Jacques). — Le dandysme de Baudelaire. *L'Opinion*, 9 avril 1921.
- BOURGET (Paul). — Essai de psychologie contemporaine.
- BOYER D'AGEN. — Baudelaire à la « Revue des Deux-Mondes ».
- BRIÈRE (Jacques). — Portrait graphologique de Charles Baudelaire. *Mercure de France*, t. CXXV, 1918, p. 373 à 375.
- CABANÉS (Docteur). — La maison natale de Charles Baudelaire. *Chronique médicale*, 1901.
- Le Sadisme chez Baudelaire. *Chronique médicale*, 15 novembre 1902.
- La maladie et la mort de Baudelaire. *Chronique médicale*, 1^{er} décembre 1907.
- CAUME (P.). — Causerie sur Baudelaire. *Nouvelle revue*, t. CXIX 1899.
- CARRÈRE (Jean). — Les mauvais maîtres, 1922.
- CHAMPFLEURY. — Souvenirs et portraits de jeunesse.
- CHARBONNEL (Victor). — Les mystiques du temps présent. *Mercure de France*, t. XVII, 1896, p. 340 à 342.
- CLADEL. — La Tombe de Baudelaire. *La Plume*, 1890.
- Une première rencontre avec Baudelaire. *La Plume*, 1890.
- CLAVEAU (A.). — Baudelaire. *Le Soleil*, 20 octobre 1892.
- COUSIN (Charles). — Charles Baudelaire. *Souvenirs et correspondances*, Paris, 1872.
- COUTURIER (Claude). — Lettres de Mme Aupick à Théodore de Banville. *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1917.
- CREPET (Jacques et Eugène). — Charles Baudelaire, Messein, 1907.
- DARUTY DE GRANDPRÉ. — Baudelaire et Jeanne Duval. *La Plume*, 1893.

- DAUDET (Léon). — À propos de Baudelaire. *L'Action Française*, 3 avril 1922; *Flambeaux*, Grasset, 199 à 255.
- DELACOUR (André). — Charles Baudelaire. *Belles-Lettres*, avril 1924.
- DESJARDINS (P.). — Charles Baudelaire. *Revue Bleue*.
- DUCAMP (Maxime). — Souvenirs littéraires, Hachette, 1882.
- DULAMONT. — Les Fleurs du Mal, 23 juillet 1857.
- DUSOLIER (Alcide). — Charles Baudelaire ou le Boileau hystérique. *Nos Gens de Lettres*, Achille Faure, 1865.
- EMERY (René). — Quelques lettres inédites de Baudelaire. *Mercure de France*, CXXI. 1917.
- FERNEL (Docteur). — Les névrosés de la littérature et de l'histoire. *Revue Thérapeutique*, février-mars 1913-1914.
- FEYDEAU (Ernest). — Théophile Gautier. Souvenirs intimes, Plon, 1874.
- FLOTTES (Pierre). — Baudelaire : L'homme et le poète, 1922.
- FREUD. — Psychanalyse.
- GOUBERT (Ernest). — Une anecdote sur Baudelaire. *Mercure de France*, 1924.
- FELI (Gautié). — La vie amoureuse de Baudelaire. *Mercure de France*, t. XLV, 1903.
- Documents sur Baudelaire, *Mercure de France*, t. LIII, 1905.
 - Nouveaux documents sur Baudelaire. *Mercure de France*, t. LX, 1906.
 - Charles Baudelaire. Pages de Carnet. *Mercure de France*, t. LXXVIII, 1910.
- GAUTIER (Théophile). — Préface des « Fleurs du Mal », édition définitive.
- GIDE (André). — Théophile Gautier et Charles Baudelaire. Les écrits nouveaux, octobre 1917.
- GLATIGNY (Albert). — La Maladie de Baudelaire. Intermédiaire des chercheurs et curieux, t. LXXVII, 1913.
- GRASSET (Docteur Joseph). — Demi-fous, demi-responsables dans la littérature.
- HESNARD (Docteur). — Psychanalyse.
- HOUSSEY (Arsène). — Les Confessions, Dentu, 1885.
- LAFFONT (Docteur). — Causerie du Bibliophile, Maison du Livre, 1901.

LEMONNIER (Léon). — Baudelaire au Lycée Louis-le-Grand. *La Grande Revue*, septembre 1921.

— Enquête sur Baudelaire, 1929.

MAILLARD (Firmin). — Les derniers Bohèmes, Paris, 1874.

MIRE (Gilbert). — La personnalité de Baudelaire et la critique biologique. *Mercur de France*, t. LXXXIII.

MARX (Adrien). — Indiscrétions parisiennes. Une figure étrange, Paris, Faure, 1866.

MAUCLAIR (Camillo). — Charles Baudelaire, sa vie, son art, sa légende. Maison du Livre, Paris, 1917.

— La vie amoureuse de Charles Baudelaire.

MONTEL (François). — En marge de Baudelaire. *Le Figaro*, 28 mai 1922.

NADAR. — Charles Baudelaire intime. Le poète vierge, Blaziot, 1911.

NOUVION (Georges DE). — La famille de Charles Baudelaire. *Bulletin de la Société historique*, Paris, 1902.

PATTERSON (Arthur). — Influence d'Edgar Poe sur Baudelaire. Thèse Grenoble, 1903.

PORCHE (François). — Le Centenaire de Baudelaire. *Le Gaulois*, 10 avril 1921.

— La vie douloureuse de Charles Baudelaire, Plon, Paris.

RAYNAUD (Ernest). — Le Cinquantenaire de Baudelaire. Maison du Livre, 1917.

— Charles Baudelaire, Garnier, Paris, 1922.

REYNOLD (Gonzague DE). — Charles Baudelaire. Grès, Paris-Genève, 1920.

ROSNY (J.-H.). — L'intelligence de Baudelaire. *Comœdia*, 22 novembre 1921.

ROYÈRE (Jean). — L'érotologie de Baudelaire. *Mercur de France*, 15 juin 1920.

— Symbolisme verbal chez Baudelaire. *La Renaissance*, 9 avril 1921.

SECHÉ (Alphonse). — Baudelaire, les femmes et l'amour. *La Grande Revue*, 10 février 1910.

— La vie des Fleurs du Mal, Amiens, Edgard Malfère

- SOUDAY (Paul). — Vues sur Baudelaire. *Le Temps*, 24 août 1917.
- La Terreur Baudelairienne, Paris, octobre 1917.
- SUARES (André). — Baudelaire. *La Grande Revue*, 23 décembre 1911.
- THIBAUDET. — Intérieurs Baudelaire, Fraumentin, Amiel. Charles Baudelaire, *Revue de Paris*, 15 avril 1921.
- THOMAS (Louis). — Curiosités sur Baudelaire, Messain, 1912.
- TOURNEUX (Maurice). — Sept Lettres inédites. *Le Livre moderne*, 10 novembre 1891.
- TURQUET-MILNES. — The Influence of Baudelaire. In Franch and England. Constable, London, 1913.
- VALES (Jules). — Charles Baudelaire. La situation, septembre 1867.
- VANDÉREM (Fernand). — Baudelaire et Sainte-Beuve, Leclerc, Paris, 1917.
- VERLAINE (Paul). — Baudelaire. OEuvres posthumes, Messain.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — Lettres à Baudelaire. *Nouvelle Revue*, 15 août 1903.
- WALEFFE (Maurice DE). — La gloire de Baudelaire. *Paris-Midi*, 10 avril 1921.
- ZIEGSG. — Charles Baudelaire. Etell, Zurich, 1859.

TRADUCTIONS ET OUVRAGES DE BAUDELAIRE

1. Salon 1845, Critique, Paris, Labitte, 1845.
2. Philosophie de l'ameublement, Alençon, Poulet-Malassis, 1854.
3. Nouvelles histoires extraordinaires, Paris, Michel-Lévy, 1857.
4. Les Fleurs du Mal, Paris, Lemerre, 1917.
5. Aventure de Fordon Pym, trad., Paris, Michel-Lévy, 1858.
6. Les paradis artificiels.
7. Petits poèmes en prose.
8. Les épaves, Bruxelles, Poulet-Malassis, 1860.
9. Richard Wagner et *Tannhauser*, Paris, Dantu, 1861.
10. Lettre 1841-1861, Paris, *Mercure de France*.
11. La Fanfarlo, Société littéraire de France, 1921.
12. Le spleen de Paris. Le livre des bibliophiles, Briffaut, Paris, 1921.
13. Les dessins de Daumier, par Charles Baudelaire, Paris, Grès et C^{ie}, 1924.

14. De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques, Paris, R. Kieffet.
15. Bérénice, *Illustrations*, 1832.
16. Œuvres inédites de Charles Baudelaire, Juvenilia.
17. Mon Cœur mis à nu.
18. Journaux intimes.
19. Œuvres posthumes de Charles Baudelaire.

ICONOGRAPHIE

- COURBET. — Portrait, peinture à l'huile, 1848, Musée Fabre, à Montpellier.
- ROPS (Félicien). — Les épaves, 1866.

